

Chapitre 18

Où quelques grandes personnes finissent par renoncer à leurs idées toutes faites

Monsieur Père, ainsi que vous avez pu le constater au cours de ce récit, était un homme de décision rapide. Il lui fallut néanmoins une grande semaine pour réfléchir à la situation et y faire face.

Entouré de ses meilleurs ingénieurs, il tint plusieurs conseils de direction, auxquels participa Monsieur Trounadisse. Il s'enferma dans son bureau, seul, et y passa de longues heures la tête entre les mains. Il prit des notes ; il les déchira.

En somme la situation se résumait ainsi : Tistou avait les pouces verts, il se servait de ses pouces verts et, en se servant de ses pouces verts, il avait arrêté l'usine de Mirepoil.

Car, bien entendu, les ministres de la Guerre et les généraux en chef qui se fournissaient habituellement à Mirepoil avaient aussitôt annulé leurs commandes et retiré leur clientèle.

– Autant s’adresser à un fleuriste ! disaient-ils.

Il y avait une solution, évidemment, qui vint à l’esprit de quelques personnes sans imagination : enfermer Tistou dans la prison, parce qu’il dérangeait l’ordre, faire savoir dans la presse que le perturbateur avait été mis hors d’état de nuire, remplacer aux acheteurs les canons feuillus par des armes du modèle courant, et envoyer une circulaire à tous les généraux en les informant que la manufacture reprenait sa fabrication comme par le passé.

Mais Monsieur Trounadisse... oui, Monsieur Trounadisse lui-même, s’opposa à cette solution.

– On ne se relève pas facilement d’un coup pareil, dit-il sans crier. La suspicion pour longtemps va peser sur nos produits. Et puis enfermer Tistou dans la prison, cela ne servirait à rien. Il fera pousser des chênes dont les racines démoliront les murs, et il s’échappera. On ne peut pas s’opposer aux forces de la nature.

Monsieur Trounadisse avait beaucoup changé ! Ses oreilles, depuis le jour de sa chute dans le salon, s’étaient éclaircies ; sa voix s’était calmée. Et puis... pourquoi ne pas le dire ? Monsieur Trou-

nadisse souffrait d'imaginer Tistou en costume de bagnard, tournant en rond dans une prison, même une prison fleurie. La prison fait partie des choses qu'on envisage très tranquillement pour les gens qu'on ne connaît pas. Mais dès qu'il s'agit d'un petit garçon qu'on aime, c'est tout différent.

En dépit des remontrances, des zéros, de la gifle, Monsieur Trounadisse, dès qu'on parla de prison, découvrit qu'il aimait beaucoup Tistou, qu'il s'était attaché à lui, et qu'il supporterait mal d'être privé de le voir. Ainsi sont quelquefois les gens qui crient très fort.

D'ailleurs Monsieur Père se fût de toute manière opposé à l'emprisonnement de Tistou. Monsieur Père était bon, je vous l'ai déjà dit. Il était bon et il était marchand de canons. À première vue, cela ne paraît pas compatible. Il adorait son fils et fabriquait des armes pour rendre orphelins les enfants des autres. Cela se voit plus souvent qu'on ne croit.

– Nous étions parvenus à deux réussites, dit-il à Madame Mère. Nous fabriquions les meilleurs canons et nous avons fait de Tistou un

enfant heureux. Il semble que les deux choses ne puissent plus aller ensemble.

Madame Mère était douce, belle et gentille. Une personne exquise. Elle écoutait toujours avec beaucoup d'intérêt, et même d'admiration, les paroles de son mari. Depuis la malheureuse affaire de la guerre des Vazys, elle se sentait un peu coupable, vaguement, sans savoir de quoi.

Une mère se croit toujours un peu coupable quand son enfant dérange la vie des grandes personnes et risque d'avoir des ennuis.

– Que faire, mon ami, que faire ? répondit-elle.

– Ce qui me préoccupe, c'est autant le sort de Tistou que celui de l'usine, reprit Monsieur Père. Nous nous étions fait une idée de l'avenir de cet enfant ; nous pensions qu'il allait me succéder comme j'ai succédé à mon père. Il avait son chemin tout tracé, la fortune, la considération...

– C'était une idée toute faite, dit Madame Mère.

– Eh ! oui. Une idée toute faite, et bien comode. Maintenant, il faut nous en faire une autre. Ce petit n'a pas de goût pour l'armurerie, c'est visible.

– Sa vocation paraît le porter vers l’horticulture.

Monsieur Père se souvint des mots résignés de Monsieur Trounadisse : « On ne peut rien contre les forces de la nature... »

« Certes, on ne peut rien contre ces forces, pensait Monsieur Père, mais on peut se servir d’elles. »

Il se redressa, fit trois pas dans la pièce, se retourna, tira sur les pointes de son gilet.

– Ma chère épouse, dit-il, voilà ma décision.

– Je suis sûre qu’elle est parfaite, dit Madame Mère, les yeux rosés par les larmes, car le visage de Monsieur Père en cette minute-là avait vraiment quelque chose d’héroïque, d’émouvant, et ses cheveux brillaient plus que jamais.

– Nous allons, déclara-t-il, transformer l’usine de canons en usine à fleurs.

Les grands hommes d’affaires ont le secret de ces revirements soudains, de ces brusques redressements devant l’adversité.

On se mit immédiatement au travail. Le succès fut foudroyant.

La bataille à coups de violettes et de renoncules avait fait couler beaucoup d'encre à travers le monde. L'opinion était préparée. Tous les événements précédents, les mystérieuses floraisons, et jusqu'au nom même de la ville, Mirepoil-les-Fleurs, tout concourut au développement de la nouvelle entreprise.

Monsieur Trounadisse, à qui l'on confia la publicité, fit tendre en travers des routes d'alentour d'immenses banderoles où l'on pouvait lire :

*Plantez les fleurs
qui grandissent en une seule nuit*

Ou bien :

*Les fleurs de Mirepoil
poussent même sur l'acier*

Mais son meilleur slogan fut sans doute :

*Dites non à la guerre,
mais dites-le avec des fleurs.*

Les clients affluèrent, et la Maison-qui-brille
retrouva sa prospérité.